

le ciel productions présente:



silence/ on pense...

spectacle
pluridisciplinaire
musique/théâtre/danse

concept/création:
Marcela San Pedro
avec la collaboration
de: **Julie Gilbert,**
Caroline de Cornière,
Elsa Dorbath,
Charlotte Maclet,
Fanny Martin-Loren
et **Pascale Vachoux,**
Gilles Abravanel et
Colin Legras.

au Théâtre du Galpon/Genève
du 18 au 30 décembre

de mardi à samedi 20hrs

dimanche 18hrs

relâche les 24, 25 et 26 décembre

au Temple Allemand

centre culturel ABC/La Chaux-de-Fonds

du 20 au 22 septembre

avec l'aimable soutien du Département des Affaires Culturelles de la Ville de Genève, du Département de l'Instruction Publique, de la Loterie Romande, de la fondation Emilie Gourd, de l'Ernst Göner Stiftung, et du Sig Mécénat.

silence/on pense...

spectacle pluridisciplinaire: musique/danse/théâtre

Je n'ai pas aimé jouer avec des poupées, les barbies m'ont toujours ennuyé, je n'ai pas aimé jouer à la maman, j'ai souvent eu plus d'amis garçons que filles. Je n'ai par contre pas joué au foot non plus. Je n'ai été à l'aise dans aucun groupe, mais la compagnie masculine m'attirait. Pourquoi? Avec le recul je pense que c'est parce que voulais me situer du côté du pouvoir. La question du pouvoir et de la puissance se pose. Que veulent les femmes, ces petites filles qui ont grandi pendant ou après les mouvement de libération féminins, après 1968, aujourd'hui?

M. San Pedro



concept/création: Marcela San Pedro/Le Ciel Productions

avec la collaboration de: Caroline de Cornière, Elsa Dorbath, Julie Gilbert, Charlotte Maclet, Fanny Martin-Loren, Pascale Vachoux, Gilles Abravanel, et Colin Legras.

administration: Lili Auderset/Pâquis Production

(affiche sur armoire à balais, aéroport Roissy Charles de Gaule, Paris, France)



“Une femme c’est être belle. Même en jouant à la marelle, même en s’accouplant, même en enfantant, c’est toujours d’être belle. C’est un sort atroce parce que la beauté est à l’abri de toutes les révolutions. Pour être libre, il faut faire la révolution. Les femmes ne seront jamais libres. Les mères seront toujours la première prison des filles.”

Nelly Arcand, “Burqua de Chair”

Quelques mots de Julie Gilbert:

Nelly Arcand est une québécoise dont vous connaissez peut-être les écrits. Moi je l’ai connue ici, ou plutôt ses textes, puisqu’elle s’est donnée la mort en 2009 ici dans le quartier du plateau à Montréal. En lisant Nelly Arcand, c’est comme retomber dans une vieille drogue. Dans le désespoir, la rage et les larmes. Comment parler des femmes ? Y arriverons-nous ? Est-ce que parler des femmes ça ne serait pas plutôt de ne pas en parler ?

Oui? Non? Si les mots nous semblent trop usés, vides de leur sens, il faut alors chercher, penser, écrire, dire, bouger, questionner... Aujourd'hui burqa et string - objets à considérer concrètement mais aussi dans leur force symbolique - cohabitent; de la recherche de la liberté à la soumission volontaire, tout semble à la fois possible et impossible. Nous voulons réfléchir à ces questions, ensemble. Si ce n’est pour trouver UNE réponse, du moins pour esquisser des possibles...

silence/on pense...

notes d'intention

par Marcela San Pedro

Ce projet a eu longtemps un titre de travail car il aurait été contradictoire de donner un nom définitif à un espace de réflexion et de création qui se voulait, pendant une période déterminée, **ouvert**.

L'idée d'origine était de prendre le temps pour **travailler/penser avec des artistes femmes**. Cela faisait des années que je trimbalais cette idée, cette envie, ce besoin. Sans avoir voulu placer ce projet de recherche artistique aboutissant à un spectacle vivant exclusivement dans un contexte de lutte de genres/sexes, il a puisé ses origines dans une sensation de frustration très personnelle. Le monde aujourd'hui ne me semble pas encore un espace complètement adapté/agréable/compatible avec/pour les femmes. Si pour moi créer signifie être dans le monde, traiter cette question est devenue une conséquence logique.

Je suis partie de ce constat personnel et j'ai eu envie de le confronter à l'avis, à la sensibilité, à l'imaginaire et à l'expérience d'autres femmes-artistes. Je suis curieuse de savoir ce qu'elles pensent, ce qu'elles ressentent et de quelle manière tout ce matériel accumulé peut être transformé en création "artistique".

L'art, ach!

A quoi cela peut bien servir, "l'expression artistique" dans un monde où tout nous explose à la figure, ou presque?

Je n'ai pas de réponse définitive à cette question. Je me console de cette impossibilité en me disant que, *pour l'instant*, nous avons encore la chance de vivre dans un milieu qui nous permet de jouer nos instruments: violons, violoncelles, corps, voix, cerveaux, matières, espace; et que cela serait du gâchis si on ne profitait pas de cette chance. La chance de pouvoir, pendant qu'il est encore temps, créer dans des conditions correctes et de pouvoir partager avec l'autre, c'est à dire, le public, le fruit de ce jeu/travail.

Le projet a consisté à mettre autour d'une table, au sens propre et figuré, un groupe de femmes artistes: Caroline de Cornière (danseuse et chorégraphe), Elsa Dorbath (violoncelliste), Charlotte Maclet (violoniste), Fanny Martin-Loren (violoniste), Pascale Vachoux (comédienne), Julie Gilbert (auteure/scénariste) et moi-même, Marcela San Pedro (danseuse, metteur en scène).

Sept femmes ensemble autour d'une table... Sept femmes devant l'Histoire, de tas de livres, films, photos, journaux, expériences et théories différentes, héritages variés, sept femmes, sept subjectivités réunies pour penser ensemble devant tant de matière. Puis, suite à la pensée, à l'échange, à la discussion, au partage, sept

femmes au travail de création; ensemble -mais plus toutes seules car Gilles Abravanel (son) et Colin Legras (lumière) nous ont joint, pour inventer un univers partageable, un monde fait de mouvement, de son, d'espace, de mots... de silence?

C'est bien moi qui a invité à cette réunion, à faire ce parcours. Parce que seule, le voyage me semble beaucoup moins intéressant. Parce que je ne suis pas seule dans ce monde et que c'est dans la richesse et la difficulté de l'échange que je veux dérouler mon tapis; tissé par des expériences, des rêves, des images, de désirs de spectacles non-spectaculaires... Si j'ai lancé ce projet avec d'autres femmes, c'est aussi parce que je suis consciente de la complexité du thème, de l'énorme difficulté à trouver une voix commune, de la quantité des questions sans réponse qui s'ouvrent lorsque nous commençons examiner un par un les aspects de notre condition... Les trois petits points sont plus qu'un tic, ou une coquetterie stylistique. Je les utilise parce qu'ils représentent cette suspension du jugement que je pratique comme une condition nécessaire au vrai questionnement, à la recherche, à la création de mondes nouveaux. Par "monde nouveau" j'entends l'espace-temps qui se crée pendant une représentation, ou bien un moment de grâce pendant une répétition. Une création artistique doit pour moi proposer quelque chose d'inexistant, d'unique, et cela se fait -je crois- chaque fois qu'un individu/artiste s'exprime, de manière honnête et exigeante, de manière généreuse et sans calcul, chaque fois que l'on a le courage de plonger -avec tous nos acquis, certes- dans les eaux sombres, dans le territoire inconnu fait de trois petits points, d'un long etcetera...

D'autre part -je tiens à le dire, même si c'est peut être une évidence, (mais les évidences sont des constructions culturelles variables)- je m'inscris dans une tradition artistique précise: je ne viens pas de nulle part et je ne prétends pas inventer des choses jamais faites. Mon intention ne va pas de ce côté-là. Au XXI siècle, le "nouveau", le "jamais vu", le "jamais fait", est assez difficile à atteindre et ce n'est pas mon but. Pour moi le "nouveau" aujourd'hui est ce qui émerge d'un questionnement sincère, d'une attitude envers le travail qui va dans le sens de la recherche, sans avoir une réponse trouvée ou imposée d'avance. Des hypothèses peut être, mais pas de réponse. Si non, la question n'est qu'un prétexte. Par "monde nouveau" j'entends la réponse en action/poésie donnée par le groupe artistique, qui travaille ensemble pendant une période donnée, dans un contexte précis. Je choisis de faire confiance à ce groupe et à ces questions posées. Je fais le choix de faire confiance à la sensibilité, au jugement et à l'histoire de chacune. Je fais le choix de faire confiance à l'humain car c'est là qui niche la possibilité du nouveau, du singulier, de l'unique. Et aussi du partageable, du communicable, du transmissible.

Je suis bien consciente que le fait d'inviter un groupe de femmes à réfléchir sur le fait d'être femme aujourd'hui revient à faire de nous mêmes notre sujet d'étude. Nous ne pourrons jamais nous défaire de notre condition féminine pour regarder de manière objective la même condition, cela est vrai. Mais le fait de le savoir est déjà un signe d'un état d'esprit: l'envie de ne pas tomber dans le sectarisme, dans la

simplification, la victimisation, l'exclusion de l'Autre. Nous voudrions plutôt, comprendre, apprendre, rendre possible un dialogue, une discussion; rendre pensable d'autres formes de relation, plus respectueuses, plus ludiques, plus constructives... avec nous-mêmes, avec les hommes, avec la société, avec l'histoire, avec notre histoire, avec nos enfants, entre femmes, avec le monde en somme, l'extérieur et l'intérieur....



*"nous n'avons pas peur", Manifestation à Barcelone, 2011
photo Llibert Tarrago*

plus en détail...

On a voulu travailler autour d'une formule pluridisciplinaire qui mélangerait musique, mouvement, texte et espace de manière non hiérarchique. Ce spectacle, dans sa forme finale, ne sera, nous espérons, ni un concert avec un peu de mouvement, ni un spectacle de danse avec un peu de musique "live", ni une pièce de théâtre avec un peu de musique et de danse... Ce projet utilisera tous ces moyens d'expression pour rendre compte de notre rencontre, de nos échanges, de nos discussions et de nos réflexions. C'est pour cette raison-là que la formule de "résidences/ateliers de recherche" qui s'est déroulée pendant toute l'année 2012 a été adoptée: puisque pour travailler sur un équilibre cohérent entre tous ces langages il faut du temps pour chercher, se perdre, se retrouver.

Pendant les quatre résidences de création: Hiver au Galpon/Genève, Printemps au 2.21/Lausanne, été au Temple Allemand/La Chaux-de-Fonds et automne à l'Echandolle/Yverdon, nous avons essayé de penser à nous (mais pas seulement!), puis à nous dans le monde, et aux mondes dans nous, puis aussi à nous dans l'espace, avec le son, des textes, et nos possibilités de mouvement. On a pensé, puis nous avons agi, passé à l'action, éprouvé, fait, joué. Nous avons cherché dans l'espace frontalier entre nos disciplines. Nous avons aussi, dans la mesure du possible, pris le temps pour nous rencontrer vraiment, pour laisser entrer les saisons, les différents lieux et la vie dans le travail, pour connaître, accepter et intégrer nos différences. On a bu du thé/café ensemble, laissé -très peu- filer le temps, invité des gens, hommes et femmes, pour nous parler de leurs recherches et/ou expériences spécifiques. Nous avons lu ensemble -entre autres- de Beauvoir, Arendt, Woolf, Butler, Solanas, Depentes, Arcan, Bennonne, Héritier et aussi ce que Julie Gilbert nous a envoyé depuis Montréal. Julie, qui s'est nourri de nos échanges, de nos rencontres, nos mails, de nos listes de courses... puis dans tout ce temps qui passe, mille choses sont arrivées, des changements, des mises en question, des adaptations.

Puisque le temps passe et nous ne restons pas inchangées devant ce passage...

Nous voulons remercier tous ces lieux qui nous ont accueilli, le spectacle portera leur souvenir. Nous voulons aussi remercier toute l'équipe, capable de suivre ce rythme, soutenu, et de prouver que nous pouvons, malgré ou grâce au plannings pas possibles de garde d'enfant, travail et autres, trouver le temps pour rester vivantes, actives, curieuses, quelque part... libres?

lectures motivantes...

Il y a des parcours de vie qui nous marquent, nous impressionnent, questionnent ou/et touchent. L'Histoire avec son grand H est remplie de noms évocateurs: Louise Michel, Marguerite Duras, Georges Sand, Charlotte Salomon, Anna Frank, Hannah Arendt, Gisèle Halimi... une liste longue, une liste en cours, à compléter, sans fin. Parmi ces destins, ces témoignages, un exemple de texte qui provoque, qui tape: le SCUM manifesto, de Valérie Solanas...

“Vivre dans une société, c’est au mieux y mourir d’ennui. Rien dans cette société concerne les femmes. Alors, à toutes celles qui ont un brin de civisme, le sens des responsabilités et celui de la rigolade, il ne reste qu’à renverser le gouvernement, en finir avec l’argent, instaurer l’automatisation à tous les niveaux et supprimer le sexe masculin”

Valérie Solanas, SCUM manifesto, 1967

Ce texte, nous l’avons lu bien sûr pas au premier degré. Il nous demande d’aller plus loin, d’essayer d’effleurer si possible, le fond. Déguisée en folle, en provocatrice, l’auteur(e) ne se trompe pas dans le diagnostique d’une société qui tend à encercler les femmes, le féminin, dans un carcan peu commode et injuste... une lecture en amène une autre, réveille aussi un *souvenir*...

Souvenir venu du fond de ma mémoire. Récupéré la nuit de la naissance de Lucien, mon deuxième fils. Tandis que je le regardais, émerveillé, seuls tous les deux dans la chambre de la maternité, ce souvenir est montée à ma conscience: J’ai 4 ans. C’est la période du blocus des USA au gouvernement d’unité populaire de Salvador Allende, au Chili. Mes parents ont un ami américain, pilote d’avion. Quand il vient nous rendre visite il amène des cadeaux précieux: du chewing-gum pour les enfants, du whisky pour les adultes, du parfum pour ma mère. Je m’approche de lui, et lui demande, sans hésitation aucune: *oncle Danny, peux tu m’emmener un costume d’homme méchant pour casser la gueule d’un copain à l’école?*

Quelques semaines plus tard ma soeur et moi avons reçu les plus beau costumes de cow-boy imaginables...

Je n’ai pas aimé jouer avec des poupées, les barbies m’ont toujours ennuyé, je n’ai pas aimé jouer à la maman, j’ai souvent eu plus d’amis garçons que filles. Je n’ai par contre pas joué au foot non plus. Je n’ai été à l’aise dans aucun groupe, mais la compagnie masculine m’attirait. Pourquoi? Avec le recul je pense que c’est parce que voulais me situer du côté du pouvoir. La question du pouvoir et de la puissance se pose. Que veulent les femmes, ces petites filles qui ont grandi pendant ou après les mouvement de libération féminins, après 1968, aujourd’hui?

Le temps passe. Les histoires s’accumulent. Le vent tourne. Mais la sensation d’être un tout petit peu mal positionnée par cette circonstance féminine continue.

Une sensation qui peut couvrir un large spectre de degrés. Qui peut aller de l'indignation et la colère à la compréhension, à un certain degré d'acceptation. Tout dans notre milieu d'artistes/intellectuels occidentaux veut nous conduire vers une idée de dépassement du problème, du thème. Mais il n'y a pas que des artistes et des intellectuels dans la planète, et "l'occident" ne couvre pas tout le monde. Dans le monde des femmes se font violer, abuser, enfermer, violenter. Dans le monde des femmes n'ont pas le choix, ne peuvent que subir et essayer de survivre. Dans le monde, femmes et enfants sont victimes de l'injustice, de l'égoïsme et de l'ambition sans limites des hommes.

La tension entre "ici" et "le monde" est difficile à gérer. Mais il nous est d'un point de vue éthique impossible d'ignorer la question.

Alors, sommes nous égaux, oui ou non? Avons nous les mêmes droits, oui ou non? Sommes nous coupables, victimes, complices d'un système dans lequel nous ne sommes pas encore tout à fait (ou bien pas du tout) intégrées, souhaitées, désirées, pensées, conceptualisées, perçues, respectées, aimées, écoutées, comme nous le voudrions?

Et la valse de lectures continue:

"J'ai longtemps hésité à écrire un livre sur la femme. Le sujet est irritant, surtout pour les femmes; et il est pas neuf. La querelle du féminisme a fait couler assez d'encre, à présent elle est à peu près close: n'en parlons plus. (...)D'ailleurs y a-t-il un problème? Y a-t-il même des femmes?"

Simone de Beauvoir, dans "La femme indépendante/Le deuxième sexe", 1949.

"Si, désemparée, une femme s'empare de la vérité au sujet de la femme, dans le même temps où elle s'en pare, elle s'en sépare. Tel est le statut de l'objet de la pensée qui ne peut couper de l'inconscient qui le constitue comme objet"

René Major, "Le non lieu de la femme", 1979.

"La cassure du paradigme millénaire de la séparation hiérarchisée entre les sexes s'est produite à travers une longue chaîne d'événements, qui débute avec la Révolution industrielle, s'accélère à partir de la deuxième guerre mondiale et atteint son point de rupture au tournant des années soixante-dix".

Rosiska Darcy de Olivera, "Le féminin ambigu", 1989

"Chaque fois que je vois apparaître sur nos écrans une femme capable ou qui a du pouvoir, je sais qu'elle va annoncer d'emblée que, bien sûr, elle n'est pas féministe, continuant ainsi à décrédibiliser un peu plus une cause dont nous devrions toutes être si fières, en termes de civilisation. Et en oubliant que sa présence à l'écran n'est due qu'aux combats passés des femmes et en aucun cas à un geste spontané de ses partenaires masculins"

Benoîte Groult, "Mon evasion", 2008.

“ La femme qui a le plus besoin d’être libérée est celle que chaque homme porte en lui”

William Sloam Cuffin

Dire que tout va bien est impossible. Dire que rien n’a changé n’est pas juste non plus. Mais il faut faire attention, la situation aujourd’hui change dramatiquement selon le lieu où l’on se trouve, le contexte. Une vie plus harmonieuse entre être humains n’est pas chose acquise, pas encore.

Ce qui me pousse à créer des spectacles est, je dirais aujourd’hui, le besoin de partager ces questions que je me pose; des questions qui se posent à moi, de manière “artistique” avec un “autre”, c’est à dire, un public. Avec les moyens de bord: le mouvement, la musique, l’écriture/littérature, l’agencement de l’espace, les images qui nous hantent, le travail sur nos obsessions et rêves, l’Histoire, les histoires. Faire de l’art, de la scène, c’est être au monde et en parler, porter témoignage, porter des questions, tester des réponses, privilégier toujours l’échange.

Nous savons qu’avec ce projet nous n’épuiserons pas la question/les questions concernant les femmes, le féminin, la tension entre les genres, les tensions soulevées par la question du genre. C’est évident. Ce n’est pas notre intention, cela serait inhumain. Nous ne sommes pas des êtres d’absolu; cela ne nous empêche pas par contre, de le désirer. Nous voulons, encore, penser notre “être-femme-ici-aujourd’hui”, avec ce que nous savons de notre Histoire (grand et petit “h” inclus) puis avec ce que nous savons du monde aujourd’hui. Etre femme, entre la théorie et la pratique. Entre le concept et le concret. Avec une fragilité plus ou moins assumé, que certaines ignorent, d’autres traînent, d’autres vivent/subissent à chaque instant. Etre femme aujourd’hui est peut être aussi difficile qu’être homme, parfois nous le pensons, mais pas toujours. Etre humain, déjà, bien sûr. Etre femme, être mère, comment ne pas le dire. Etre femme et mourir après avoir été violée, dans une forêt ou bois, parce qu’on voulait faire du jogging. Ou survivre.

Etre femme mais pas victime. *“Ni pute ni soumise”*. Trouver la manière d’être femme, arriver à savoir ce que cela veut dire pour nous, ici et maintenant. Comprendre mieux le féminin et donc aussi le masculin.

Tout ceci nous occupe, nous questionne et nous y pensons.

Silence alors, pour laisser place à cette pensée, peut être inutile, comme le formule de manière provocante Hannah Arendt dans ces *“Considérations Morales”*, mais si nécessaire. Et place aussi au rire, car rire est définitivement mieux pour la santé que pleurer, et que nous ne voulons pas faire autrement que chercher à rester positives, quand le noir nous inonde.

“Si la pensée, le deux-en-un du dialogue silencieux, actualise la différence au sein de notre identité, que connaît la consciousness, et donc fait de la conscience son sous-produit, alors le jugement, le sous produit de l’effet libérateur de la pensée, réalise la pensée, la rend manifeste au monde des apparences où je ne suis jamais seul et toujours trop occupé pour pouvoir penser.”

Hannah Arendt, “Considérations Morales”, 1971.



*résidence au Galpon, décembre 20012
photo Padrut Tachella*

CVS

Marcela San Pedro

Née à Santiago du Chili, en 1968. Quitte l'Amérique du sud en 1989 pour suivre une formation d'interprète en danse contemporaine à la Folkwang Hochschule, à Essen, Allemagne. Elle en sort diplômée, 5 ans plus tard, le corps et la tête pleins de références de danse/théâtre allemands. Continue sa vie artistique principalement à Genève, mais aussi en Allemagne et en France. Gagne, avec Mikel Aristegui, le premier prix de chorégraphie dans le Certamen Coreografico de Madrid, avec « *Para M* » en 1994. Suivent avec lui 2 créations « *Egoista* »(1995) et « *Sans Titre* »(1996), commandé pour les Journées Internationales contre le Sida. Ses créations personnelles: « *Palabras*» (1997) commandé par l'ADC (Association pour la Danse Contemporaine), « *Brut* » (1999) performance pour "mondes bruts" a la Bâtie Festival. Elle fonde à Genève la compagnie Le Ciel Productions en 1999, pour produire ses créations et d'autres objets artistiques. Suivent alors « *Poursuite(s)* » (2001), « *7ème Ciel* »(2002) avec Pascal Auberson, « *Thin as Pain* »(2003) création collective avec Pereyra, Bornhoeft, Baumaier, « *Coupables Tendances...* » (2004) d'après des nouvelles de Julio Cortazar, « *Se reposer sur le dos d'un tigre* » (2006) d'après un texte de Friedrich Nietzsche, « *Je t'aime beaucoup* », (2007) mise en lecture d'un texte de Miguel D. Norambuena, « *Vent/ Hommage au postmoderne* », (2008) installation-performance, « *iii/un peu de K* », carte blanche donné par le festival TRANS2 au Théâtre du Gru en 2010, suivi de « *x3/...* » trois installations théâtrales, crée au Gru en 2011. Dans son parcours comme interprète, on la retrouve surtout avec Noemi Lapzeson/Vertical Danse, à Genève depuis 1996. Elle a aussi travaillé avec Yann Marussich, Fabienne Abramovich, Caroline de Cornière et la compagnie française Kubilai Khan Investigations. Diplôme de Langue et Civilisation Française à l'ELCF à Genève, études de littérature comparée à l'Université de Genève. Formation de professeur de yoga chez Soluna à Genève, obtient un Diplôme d'Etat de professeur de danse contemporaine au CEFEDM Aquitaine/Bordeaux en 2012.

Elle a été moteur dans plusieurs projets d'improvisation et de composition en direct, cherchant à faire des liens entre différents disciplines de la scène, et s'intéresse particulièrement au liens entre les langages théâtrales: texte, mouvement. son et image. Elle collabore principalement avec les metteurs en scène Andrea Novicov, Maya Boesch, Marc Liebens et Jérôme Richer.

Julie Gilbert

Née en 1974 à Grenoble, de nationalité française et suisse. Après une formation de lettres à la Sorbonne Nouvelle à Paris, puis de scénario à l'Ecal à Lausanne, Julie Gilbert écrit de nombreux scénarios de courts et de long-métrages, écrit des pièces de théâtre et réalise des émissions pour la radio. Julie Gilbert écrit pour le cinéma, essentiellement avec le réalisateur Frédéric Choffat (*La vraie vie est ailleurs*, *Mangrove*, *Soledad*) et pour le théâtre (*Nos roses*, *ces putains*, *Les 13 de B.*, *My swiss tour*, *Outrages Ordinaires*) autant de textes et de scénarios traversés par la question de l'exil et de l'identité. Elle mène aussi des performances, *Sexy Girl*, *Droit de Vote*, interrogeant notamment la place des femmes dans la société et *les poèmes téléphones* à propos d'une possible résistance poétique.

Caroline de Cornière

danseuse - chorégraphe - médiatrice

Diplômée du CNDC d'Angers en 1995, elle a travaillé comme interprète avec Joao Fiadeiro à Lisbonne (« Amor o sexo » 1995), avec la Compagnie Fabienne Berger Lausanne (« Demain » 1996) et a été engagée par la compagnie Alias à Genève comme danseuse, assistante, costumière et responsable pédagogique pendant dix ans (1997-2007). Elle a cosigné avec Guilherme Botelho « Le spectacle du temps » (passage à l'an 2000, plaine de Plainpalais Genève), « L'odeur du voisin » qui reçoit le prix d'auteur international de Seine St- Denis en 2000. Depuis 2007, chorégraphe indépendante à Genève, elle crée « Dans de beaux draps » installation chorégraphique en 2007, « Swingers » pour la fête de la musique à Genève en 2009, « Los dos » au Festival Beweggrund (Berne 2009), « Portraits, Giacometti mis en perspective » Théâtre des Salons (Genève 2010), « Rituel I et II » performance à la Comédie de Genève (2010).

Elle travaille comme pédagogue et « artiste- médiateur » à Genève (Formation continue EMG en 2008, Parcours artistique du Théâtre Forum Meyrin, Ecole de danse de Genève en 2009-2010, Institut Jacques- Dalcroze 2019-2010).

En juin 2010, elle crée sa propre structure où elle développe des projets chorégraphiques (« Femme de » Forum Meyrin, mai 2011), de médiation artistique avec les aînés de Meyrin (« Hop ! » mars 2011) et avec les écoles primaires de Genève (« Parcours Giacometti » 2009-2010, « Parcours Vallotton » 2010-2011, avec les Arts et l'enfant DIP et le Musée d'Art et d'Histoire de Genève). Elle danse pour la nouvelle création de Fabienne Berger « Floating Tone » (janvier 2011 Nuithonie, Fribourg).

Pascale Vachoux

Depuis sa sortie du Conservatoire de Genève (ESAD) en 1988, elle a joué un peu partout en Suisse Romande et en Belgique et a travaillé sous la direction de nombreux metteurs en scènes, dont entre autres Mauro Bellucci, Nicolas Buri et Dominique Ziegler, Françoise Courvoisier, Camille Jacobino, François Marin, Philippe Morand, Raoul Pastor, Frédéric Polier, Valentin Rossier, André Steiger, Claude Stratz, Richard Vachoux, Daniel Wolf, Michel Wright et Gérard Desarthe. Elle a joué les grands rôles du répertoire : *Phèdre* de Racine, *la Dame aux Camélias* d'Alexandre Dumas, Tamora dans « *Titus Andronicus* » de Shakespeare, La Comtesse dans « *La fausse suivante* » de Marivaux et Marianne dans « *Les Caprices de Marianne* » d'Alfred de Musset.

Récemment sur les scènes de Suisse Romande, on a pu la voir dans « Au bout du rouleau » de Manon Pulver, « L'amour en quatre tableaux » de Lukas Bärfuss, sous la direction de Gérard Desarthe, et « Petits crimes conjugaux » de E.-Emmanuel Schmitt.

Elle vient de jouer dans « *Eyolf* » de Ibsen, sous la direction de Raoul Teuscher à Lausanne, Genève et Fribourg. Actuellement en tournée au théâtre Le Public à Bruxelles avec une reprise de « Au bout du rouleau ». Elle a participé à **x3**, *installations théâtrales*, créée et mise en scène par Marcela San Pedro au Théâtre du Grutli en juin 2011.

En 2005, elle réalise un rêve : danser. Elle crée « *Carnet de Bal* » où se rencontrent la parole et le mouvement avec la complicité d'Isabelle Bosson et Mara Vinadia. Pascale Vachoux est également professeur d'Art dramatique au Conservatoire de Genève, filière pré-professionnelle et ateliers adolescents.

Elsa Dorbath

Originnaire de Strasbourg où elle naît en 1988, Elsa Dorbath débute le violoncelle en 1995 et poursuit ses études musicales et instrumentales au Conservatoire National de Région de Strasbourg où elle obtient son Diplôme d'études Musicales en 2003. Elle se perfectionne ensuite auprès de Marc Coppey puis, à Paris, chez Philippe Muller et Ophélie

Gaillard. En septembre 2006, Elsa part étudier auprès de Patrick Demenga à l'HEMU Lausanne où elle obtient son diplôme de concert avec les félicitations en juin 2009 et son Master en interprétation spécialisé soliste en 2012, pour lequel elle obtient le prix Max Jost du meilleur Master Soliste. Elle a également bénéficié des conseils de professeurs comme Joel Marosi (violoncelle solo de l'Orchestre de Chambre de Lausanne), Igor Gavrysh (conservatoire Tchaikovsky), Frans Helmerson (Kronberg Academy). Son vif intérêt pour la musique contemporaine l'a menée à travailler avec des compositeurs tels que Pascal Dusapin, Betsy Jolas, Kaija Saariaho, Francis Naon ou encore John Tavener. Passionnée de musique de chambre, elle s'est formée auprès de Marc Danel (quatuor Danel), Patrick Genet (quatuor Sine Nomine) et a participé au projet ProQuartet sous la tutelle du quatuor Manfred. Lauréate de plusieurs concours nationaux et internationaux, Elsa se produit régulièrement en récital et au sein d'ensembles de musiques de chambre, notamment en sonate avec la pianiste Yukiko Tanaka, mais aussi en soliste sous la direction de chefs tels que William Blank, Martin Neary ou encore Aurélien Azan Zielinsky.

Charlotte Maclet

Née à Paris, Charlotte Maclet commence le violon dès l'âge de trois ans et intègre la classe de Suzanne Gessner au CNR de Paris à neuf ans. Elle gagne alors tous les concours nationaux tel Bellan, Nérini, Radio-France ou Vatelot avant de poursuivre ses études aux Etats Unis avec Stéphane Tran Ngoc, où elle remporte de nouveaux prix : J.Oestreich Scholarship, Concours de l'Archet d'Or, Concord Chamber Orchestra Concerto Competition, fondation MILOU, prix Mark Schwok... Elle se perfectionne ensuite auprès de professeurs renommés tels que Marie Annick Nicolas, Gábor Takács et Gordan Nikolic, obtenant entre 2007 et 2009 les Diplômes de Soliste, Diplôme Postgrade de Quatuor et Master d'Enseignement au Conservatoire de Genève, tous avec Félicitations.

Charlotte se produit en soliste depuis son plus jeune âge, en France, en Suisse, aux Etats-Unis et dernièrement au Cadogan Hall de Londres (*Concerto BW 1041* de Bach avec Southbank Sinfonia et retransmis sur Classic FM).

Elle a été concertmaster du Southbank Sinfonia sous la baguette de Vladimir Ashkenazy, Oliver Knussen, Paul Goodwin, au Royal Opera House, Queen Elizabeth Hall, Royal Festival Hall et a récemment joué pour les Proms au Royal Albert Hall en tant que co-leader du Britten Sinfonia. Elle participe également à la Camerata Bellerive de Gábor Takács.

Charlotte a participé à différents projets discographiques (BBC Radio Orchestra, *Verklärte Nacht et Concerto pour alto* de Bartok avec Nobuko Imai et Gábor Takács, *Concertos* de Mozart avec Alessio Bax et le Southbank Sinfonia).

Fanny Martin-Loren

Débutant le violon à Laval à l'âge de huit ans, Fanny Martin-Loren remporte le titre de Chevalier au Concours du Royaume de la musique deux ans plus tard. Elle poursuit ses études au Conservatoire de Région de Rennes jusqu'à l'obtention de son Prix de violon à l'âge de quinze ans puis de son Diplôme de Perfectionnement. C'est pour elle l'occasion de se produire en soliste au Parlement de Bretagne, aux avant-premières des concerts de l'Orchestre de Bretagne, avec l'orchestre du conservatoire, ainsi que dans des productions théâtrales. Elle intègre en 2005 la classe de Mr Genet, membre du Quatuor Sine Nomine, à la Haute Ecole de Musique de Genève. Après avoir obtenu son Master d'Interprétation en 2009, Fanny poursuit ses études en Master de Pédagogie dans la classe de Tedi Papavrami. Elle décroche brillamment son Master en Pédagogie Instrumentale en 2011 et

est de suite engagée à l'Ecole de Musique Ludissima, dans le canton de Vaud. Elle effectue aussi des remplacements dans les conservatoires de suisse romande (Genève, Lausanne, Neuchatel...) Fanny se produit régulièrement en France et en Suisse. Elle est depuis 2009 membre de la [Camerata Alma Viva](#) et du Sinfonietta de Lausanne.

Son parcours l'a amenée à travailler avec de nombreuses personnalités telles que Gabor Takacs-Nagy, les frères Kuijken, Alexis Galpérine, Christophe Poiget, Alexei Moshkov, Jean-Jacques Balet, Gui-Michel Caillat ou encore le Quatuor Ysaye, Mimi Zweig, Hong-Hahn Shapiro, Denitsa Kasakova...

Sous la direction de Gabor Takacs-Nagy, elle a enregistré avec Nobuko Imai (CD Viola Concertos & « Verklärte Nacht » paru chez Pan Classics).

Parallèlement à son métier de violoniste interprète et pédagogue, Fanny s'intéresse à la création de spectacles trans-disciplinaires. De part ses affinités avec la danse, le théâtre et le chant, elle s'offre une palette plus large d'expression. Fanny est membre fondateur de la compagnie du Théâtre de l'Eneide avec lequel elle a créé le spectacle "Des barques paraissent dans le ciel" en janvier 2012.